

Mémoire des 90 crédits

Directeur de mémoire : Margareth Wijk

Quel salut pour Thérèse Desqueyroux ?

Philippe Collberg

Printemps 2013

Table des matières

1. Introduction	1
1.1 Problématique.....	2
1.2 But et méthode.....	5
2. Résumés des romans.....	5
2.1 <i>Thérèse Desqueyroux</i>	5
2.2 <i>La fin de la nuit</i>	6
3. Analyse : quel salut pour Thérèse Desqueyroux ?	8
3.1 La famille	8
3.2 La culture	11
3.3 La religion	13
4. Conclusion	16
Bibliographie.....	20
Littérature primaire.....	20
Littérature secondaire	20

1. Introduction

En 1925, François Mauriac, surtout considéré comme un auteur catholique, reçoit de son frère des extraits d'un journal traitant une affaire d'empoisonnement qui s'est déroulée vingt ans plus tôt dans la région bordelaise. Cette affaire Canaby, dans laquelle une femme est accusée d'avoir empoisonné son mari, et condamnée à quinze mois de prison pour falsification d'ordonnances, provoque un grand intérêt chez l'auteur : « Tout cela est très complexe et j'en suis si obsédé qu'un livre en sortira peut-être : celui pour lequel je t'ai demandé les renseignements¹ ». Le premier roman inspiré par cette empoisonneuse, sortira en 1927. Il est intitulé *Thérèse Desqueyroux*. Le roman paru, l'histoire reste pourtant dans la pensée de l'auteur jusqu'à ce qu'elle soit reprise dans le roman *La fin de la nuit*, paru en 1935. Le fait que Thérèse apparaît deux fois encore dans des œuvres de Mauriac, les nouvelles publiées en 1938, *Thérèse à l'hôtel* et *Thérèse chez le docteur*, fait preuve d'un intérêt et d'un engagement particulier de l'auteur envers son héroïne. Mauriac a postérieurement admis s'être même trop intéressé au destin de cette femme: « Si Thérèse dans le premier ouvrage qui porte son nom, s'est imposée à moi, c'est moi qui m'impose à elle dans *La fin de la Nuit* [...] je cède à la fascination d'une de mes créatures sur laquelle tout avait déjà été dit² ». On peut donc se demander pourquoi le sort d'une femme criminelle a tellement passionné l'écrivain catholique.

1.1 Problématique

Mauriac, fils d'une famille bourgeoise de Bordeaux, a reçu dans son enfance une éducation religieuse stricte, et il est tôt influencé par les pensées religieuses du philosophe Blaise Pascal sur le catholicisme. Le Jansénisme qui est le courant dont celui-ci est devenu le porte-parole au XVII^{ème} siècle part de l'idée que l'homme qui vit depuis Adam et Eve avec le péché originel est soumis au mal, et que seuls ceux qui sont choisis par Dieu peuvent recevoir la Grâce. Les

¹ Lacoutre J., *François Mauriac*, Seuil, 1980 : p. 208

² Suffran, M., *François Mauriac – romancier chrétien*, Seghers, 1973 : p. 75

jansénistes proclamaient une piété rigoureuse ainsi qu'une morale rigide. La question de la Grâce était à cette époque l'objet d'un grand débat théologique, et les idées de Pascal s'opposaient à d'autres courants catholiques, tels que le thomisme et le jésuitisme. Ceux-ci estimaient la Grâce réservée à leurs adeptes, et la possibilité de la gagner dépendait de leur ferveur religieuse³. Pascal et les jansénistes ont accusé les jésuites, qui proclamaient davantage la miséricorde divine, d'hérésie et de diminuer l'importance du péché originel.

Les pensées de Pascal ont marqué très fort l'œuvre de Mauriac, ce qui est confirmé non seulement par sa fascination pour le mal et pour le péché originel, mais aussi par ses personnages souvent troublés à cause de leur manque de foi⁴. Mais bien que l'impact pascalien soit incontestable chez Mauriac, l'auteur ne partageait pas tout à fait les idées sur la prédestination des jansénistes, c'est à dire que notre Grâce éventuelle nous est déjà décidée par Dieu à notre naissance. Dans ses *Mémoires intérieures* il s'explique :

Il [Pascal] avait tort dans le débat de la Grâce qui est le sujet des trois premières *Provinciales* [...] Les jésuites avaient raison contre Pascal. C'est une bénédiction qu'ils l'aient emporté sur lui. [...] Si les casuistes sont odieux lorsqu'ils rusent avec l'Être infini, les Jansénistes le sont plus encore lorsque de leur propre autorité ils assignent des limites à l'amour de Dieu pour ses créatures et qu'ils l'obligent à damner, au nom de saint Augustin, les quatre cinquièmes de l'espèce humaine⁵.

Selon François Durand, auteur du livre *François Mauriac – Indépendance et fidélité*, l'héritage de Pascal et du Jansénisme se manifeste chez Mauriac plutôt « par une tendance générale à l'austérité morale⁶ », que par leur conception de la Grâce. L'auteur du livre *Mauriac, romancier chrétien* Georges Hourdin, de son côté, constate que bien que les héros mauraciens soient des pécheurs tenaces, ils ont la capacité de trouver Dieu, et ils en ont besoin pour sortir de leur misère.

³ Bergez, D. (dir.), *Précis de littérature française*, Armand Colin, 2005: p. 120-121

⁴ Beaumarchais, J-P. De, Couty, D., *Dictionnaire des littératures de langue françaises (M-R)*, Bordas, 1984: p.1552

⁵ Mauriac, F., *Mémoires intérieures*, Flammarion, 1959: p. 153-154

⁶ Durand, F., *François Mauriac – Indépendance et fidélité*, Paris IV, 1980: p. 456

Mauriac exige seulement d'eux qu'ils éprouvent des remords et qu'ils ne restent pas installés dans leur péché⁷.

François Mauriac apparaît donc moins comme un catholique sévère qui condamne tout crime sans réserves, mais, selon Durand, plutôt comme un humaniste chrétien⁸ qui n'hésite pas à offrir aux criminels un moyen de trouver le salut :

Mauriac est accusé de supprimer l'opposition claire et rassurante entre le bien et le mal, entre la lumière du salut et les ténèbres du péché qui est le fait de certains catholiques [...] voici qu'il condamne des justes et sauve des pécheurs, et, plus scandaleux encore, que le péché semble, non plus l'obstacle au salut, mais son chemin naturel⁹.

En ce qui concerne Thérèse Desqueyroux, on ne peut pourtant pas dire que Mauriac l'ait sauvée de son péché. Il prévient dans la préface de la *Fin de la nuit* que l'histoire sera interrompue « peu avant que Thérèse soit pardonnée et qu'elle goûte la paix de Dieu¹⁰ », mais il est tout de même clair qu'il lui souhaite le salut. Ceci se voit déjà dans la préface de Thérèse Desqueyroux où Mauriac adresse de tendres mots de pitié à son héroïne. « J'aurais voulu, Thérèse, te livrer à Dieu ; et j'ai longtemps désiré que tu fusses digne du nom de sainte Locuste¹¹ » écrit-il en faisant allusion à la fameuse empoisonneuse de la tragédie racinienne *Britannicus*. Huit ans plus tard, dans la préface de *La fin de la nuit*, le romancier réaffirme le souhait que cette femme trouve le salut: « Depuis dix ans que, fatiguée de vivre en moi, elle demandait à mourir, je désirais que cette mort fût chrétienne ; aussi avais-je appelé ce livre, qui n'existait pas encore, " LA FIN DE LA NUIT ", sans savoir comment cette nuit finirait¹² ».

⁷ Hourdin, G., *Mauriac, romancier chrétien*, Temps présents, 1945: p. 85-87

⁸ Bergez, D. (dir.), *Précis de littérature française*, Armand Colin, 2005: p. 300

⁹ Durand, F., *François Mauriac – Indépendance et fidélité*, Paris IV, 1980: p. 300

¹⁰ Mauriac, F., *La fin de la nuit*, Livre de poche, 1991: p. 8

¹¹ Mauriac, F., *Thérèse Desqueyroux*, Livre de poche, 1970: p. 6

¹² Mauriac, F., *La fin de la nuit*, Livre de poche, 1991: p. 7-8

Mais quel est donc le salut possible pour cette femme criminelle, par moment méchante et antipathique, qui ne montre que peu de remords ? De quelle manière pourra-t-elle se sauver de la nuit dans laquelle elle est enfermée ?

1.2 But et méthode

Il serait donc intéressant de voir comment Mauriac a procédé pour faire sortir Thérèse de la nuit et comment la faire expier son crime. Où Thérèse peut-elle trouver le salut ? Nous partons de trois thèmes principaux dans les deux romans, notamment *la famille, la culture et la religion*. Nous voulons examiner de plus près dans *Thérèse Desqueyroux* et *La fin de la nuit* si Thérèse trouvera le salut soit en restant en province pour se réconcilier avec la famille, soit en fuyant pour pouvoir se consacrer à la culture en métropole. Ou bien, si la religion reste la seule chose qui puisse reconforter cette femme, que doit-elle faire pour recevoir l'amour de Dieu ?

La méthode utilisée pour l'analyse est à la fois comparative et contrastive. Nous comparons comment les trois thèmes sont traités, et s'ils sont traités différemment dans les deux romans. Dans le premier chapitre de l'analyse nous focalisons donc sur les liens familiaux et régionaux de Thérèse, c'est-à-dire sa relation avec son père, son mari et sa fille, ainsi que sur l'idée qu'elle a de son milieu d'enfance. Le deuxième chapitre de l'analyse est consacré à la vie intellectuelle, à l'idée d'un refuge dans la culture, et à la vie en métropole. Finalement, dans le troisième chapitre nous analysons de quelle manière la présence ou le manque de religion chez Thérèse, joue un rôle pour qu'elle puisse recevoir la Grâce.

2. Résumés des romans

2.1 *Thérèse Desqueyroux*

Thérèse Desqueyroux, accusée de falsification d'ordonnance et d'avoir tenté d'empoisonner son mari, bénéficie d'un non-lieu. Quoique la belle-famille soit convaincue de sa culpabilité, elle choisit de retirer la plainte portée contre Thérèse pour ne pas salir le nom et la réputation de leur famille. Sur la route qui

la ramène à son mari Bernard, Thérèse prépare sa défense et elle revient sur sa vie et sur les événements qui ont précédé, et qui ont provoqué son acte.

Le mariage entre Thérèse et Bernard a été fixé dès leur petite enfance par leurs parents. Ils sont tous les deux issus de familles bourgeoises riches, et héritiers de grandes propriétés de la région landaise, où se déroule l'histoire. Comme sa mère est morte en couches, et son père occupé par sa carrière politique, Thérèse a très tôt le sentiment d'être seule et abandonnée.

Sa rencontre avec Jean Azévêdo, l'amoureux de sa belle-sœur Anne, change un peu sa vie. Il est le seul à faire une grande impression sur Thérèse et elle trouve en lui l'interlocuteur qui lui a si longtemps manqué. Parlant de choses qui l'intéressent, il devient une lumière dans sa vie plutôt sombre et triste.

Lorsque Jean est reparti et son amitié avec Anne a pris fin, Thérèse se sent plus seule et malheureuse que jamais. Elle ne supporte plus sa vie, même le fait qu'elle accouche d'une petite fille, Marie, ne peut la rendre heureuse. Quand elle observe que son mari, victime de problèmes cardiaques, prend accidentellement une double dose de son traitement médical, elle ne fait rien pour l'en avertir. Bernard tombe malade mais une fois sa santé remise, Thérèse l'empoisonne délibérément. Il ne survit que grâce aux soins de son médecin.

Finalement, lorsque le mariage d'Anne est décidé, Bernard laisse Thérèse aller vivre seule à Paris, refusant toujours d'écouter les explications ou les motifs de l'acte commis par sa femme.

2.2 La fin de la nuit

La suite de l'histoire se déroule près de quinze ans après l'arrivée de Thérèse à Paris. Sa situation a peu changé : à part sa servante, Anna, elle est abandonnée à elle-même, aux regrets de sa vie malheureuse, et à ses pensées ténébreuses. Bien que sans volonté de vivre, elle a peur de se donner la mort. Ses journées sont surtout marquées par la souffrance des ses problèmes cardiaques.

Un soir sa fille Marie, maintenant jeune femme de dix-sept ans, sonne à sa porte. Agitée et se plaignant de son père et de sa grand-mère, elle se dit comprendre la

fuite de sa mère, et elle veut quitter la province et venir vivre avec sa mère à Paris. Thérèse qui est flattée par ce propos, apprend vite que Marie n'a jamais connu les vraies circonstances du départ de sa mère. Elle croit que c'était à cause d'une relation amoureuse, et que sa mère pour cette raison devrait comprendre davantage sa volonté de s'enfuir à Paris : elle est elle-même amoureuse d'un garçon non accepté par son père, Georges Filhot.

Thérèse offre à sa fille toute ce qui lui reste de sa fortune, à fin de rendre possible le mariage avec Georges. Elle décide aussi de rendre visite au jeune homme pour lui parler de son offre. Ils s'entendent bien, discutant la musique et la littérature, mais bien qu'il se dise amoureux de Marie, Georges n'a pas l'intention de se marier. Il constate aussi qu'ils ont peu en commun et que Marie, étant toujours une enfant, ne le comprend pas. De peur d'être accusée par Marie de vouloir rompre le mariage, Thérèse épargne sa fille de la décision de Georges, quoique l'angoisse, sa mauvaise conscience et son cœur faible, la rende encore plus malade et plus faible qu'avant.

Après avoir partagé un dîner avec le jeune couple, Thérèse accompagne Marie au train qui la ramène chez sa famille, pour leur faire part de la proposition de Thérèse. Le soir, Georges revient la voir chez elle. Pendant leur conversation Georges éprouve de plus en plus de sentiments envers Thérèse, ce qui évoque chez elle un débat intérieur : d'un côté la joie de se sentir aimée, de l'autre l'angoisse de rendre sa fille malheureuse.

Plus tard, Georges lui déclare son amour, disant que elle est la seule à le comprendre, et que sa vie dépend d'elle. Thérèse, bien émue par le fait d'être pour la première fois de sa vie préférée à une autre, renonce à cet amour. A la fin de l'histoire, elle est détruite physiquement par ses crises cardiaques, par son angoisse et par sa paranoïa : elle imagine avoir conduit le jeune homme à se suicider par son refus. S'apercevant de l'état de sa mère, Marie ramène Thérèse dans sa région d'enfance où elle va attendre la mort.

3. Analyse : quel salut pour Thérèse Desqueyroux ?

3.1 La famille

Quelles sont donc les possibilités pour Thérèse de se déculpabiliser de son crime, auprès de sa famille, résidant dans la campagne landaise, et de s'en faire pardonner par elle ? A-t-elle une chance d'y vivre heureuse ?

On peut trouver une réponse à ces questions dans la présentation de la région natale de Thérèse, et de ses résidents. Argelouse, le village où se trouve la maison des Desqueyroux, est décrit dans le premier roman comme une impasse où la famille a déjà décidé de l'avenir des enfants: « Argelouse est réellement une extrémité de la terre ; un de ces lieux au-delà il est impossible d'avancer, ce qu'on appelle ici un quartier : quelques métairies sans église, ni mairie, ni cimetière¹³. » On pourrait comprendre qu'il s'agit ici d'un village sans Dieu. Ce village est, selon le point de vue de Thérèse, un endroit maudit, mais cependant un endroit auquel les bourgeois sont très attachés. Les hommes partagent le goût de la propriété et de l'argent, de la chasse et de la nourriture¹⁴, tandis que les « femmes de la famille aspirent à perdre toute existence individuelle¹⁵ ». Pour une fille indépendante comme Thérèse qui apprécie d'autres valeurs, ce village n'est pas forcément un bon endroit.

Dans le premier roman Thérèse se souvient pourtant de son enfance à Argelouse avec joie. Elle était une fille passionnée qui s'intéressait beaucoup à la littérature, qui avait un charme exceptionnel et qui adorait les étés pleins de jeux. Mais il semble que c'est lors de son mariage avec Bernard qu'elle perd sa joie de vivre : « Tout ce qui précède mon mariage prend dans mon souvenir cet aspect de pureté ; contraste, sans doute, avec cette ineffaçable salissure des noces¹⁶ ». C'est ainsi que réfléchit Thérèse en rentrant de la Cour d'Assises. La vie conjugale n'est pas du tout comme elle l'avait imaginée ; au lieu de se sentir aimée, elle se sent mal à l'aise dans son rôle de jeune femme mariée, et elle commence à se trouver

¹³ Mauriac, F., *Thérèse Desqueyroux*, Livre de poche, 1970: p. 29

¹⁴ Mauriac, F., *Thérèse Desqueyroux*, Livre de poche, 1970: p. 81

¹⁵ Mauriac, F., *Thérèse Desqueyroux*, Livre de poche, 1970: p. 165

¹⁶ Mauriac, F., *Thérèse Desqueyroux*, Livre de poche, 1970: p. 26

de plus en plus enfermée : « Le jour étouffant des noces, dans l'étroite église de Saint-Clair où le caquetage des dames couvrait l'harmonium à bout de souffle et où leurs odeurs triomphaient de l'encens, ce fut ce jour-là que Thérèse se sentit perdue¹⁷ ». Sa relation avec son mari continue à être froide, ils n'ont guère de choses en commun et leur vie sexuelle la dégoûte. On peut donc comprendre que c'est la situation frustrante de femme mariée qui a poussé Thérèse à commettre son crime. Elle tient sans doute avant tout à se libérer de cette vie conjugale qui l'a rendu prisonnière, pour aller trouver son salut autre part.

Dans *La fin de la nuit* il est intéressant de voir Thérèse commencer à réviser l'image du mariage comme quelque chose de destructif. C'est lorsqu'elle veut réunir sa fille Marie à Georges qu'elle réfléchit sur sa vie d'abandonnée, et sur le bonheur que la famille aurait pu donner :

Non pas une heure, non pas un jour, mais tous les soirs de la vie, appuyer sa tête sur une épaule, songeait Thérèse, non pas dans des rencontres éphémères, mais chaque nuit et jusqu'aux confins de la mort, s'endormir entre des bras fidèles, cela n'est-il pas donné à la plupart des êtres ?¹⁸

Elle, qui est une femme seule, qui n'a personne à qui parler et personne pour la reconforter, souhaite un autre destin pour sa fille que celui d'une femme seule et abandonnée.

Mais pour les familles bourgeoises landaises, l'amour-passion a peu d'importance comparé à l'amour de l'argent et du prestige. Ceci se voit d'une part dans la volonté des Desqueyroux de rompre la relation d'amour entre Anne et Jean Azévêdo, et plus tard celle entre Marie et Georges – il faut avant tout que les filles de la famille épousent des garçons riches et bourgeois – et d'autre part dans le comportement du père de Thérèse après que le non-lieu est décerné. Sans prononcer le moindre mot consolant pour sa fille, il la prive de venir vivre chez lui, ne s'inquiétant que du risque que ce scandale complique ses chances de faire carrière. Il est donc évident qu'il n'y a pas de salut pour Thérèse auprès de son

¹⁷ Mauriac, F., *Thérèse Desqueyroux*, Livre de poche, 1970: p. 41

¹⁸ Mauriac, F., *La fin de la nuit*, Livre de poche, 1991: p. 162

père non plus. Cette bourgeoisie se croit être des bons chrétiens, mais ils montrent souvent des tendances hypocrites et antisémites : leur foi ne les empêche pas d'être avarés, de jurer et de boire. Il est clair que la malveillance des Desqueyroux envers Jean Azévédo est surtout dûe à son origine juive.

Thérèse, de son côté, a peu en commun avec sa belle famille. Elle, une jeune femme troublée qui a pris l'habitude de réfléchir sur son sort, ne voit pas comment expliquer, d'une manière que Bernard peut comprendre, sa situation et ses sentiments : « il [Bernard] classe tous les sentiments, les isole, ignore entre eux ce laciné de défilés, de passages. Comment l'introduire dans ces régions indéterminées où Thérèse a vécu, a souffert ? ¹⁹ ». Selon Thérèse, Bernard et sa famille sont des gens simples qui appartiennent à une race aveugle, incapables de comprendre le monde confus dans lequel se trouve Thérèse²⁰. La réaction de Thérèse est donc remarquable, lorsque sa fille Marie, qui se réfugie auprès d'elle à Paris dans *La fin de la nuit*, enragée par son père, s'exclame : « Si vous saviez, maman, comme aujourd'hui je vous comprends. [...] Quel remords j'éprouve de vous avoir si mal jugée, pendant des années!...²¹ ». Cette reconnaissance, fait à la fois grand plaisir à Thérèse, la rend confuse et lui fait honte. Avait-elle mal jugé sa fille ? Ressemble-t-elle en fait davantage à Thérèse qu'aux Desqueyroux ? Mais l'espoir d'avoir une alliée dans la famille est vite éteint. Après avoir connu Georges, l'ami de Marie, un garçon troublé et sensible qui ressemble beaucoup à Thérèse, elle comprend que Marie appartient à la même race aveugle que son père, et que, s'ils se marient, « la vie de cet homme s'établira sur un plan où elle n'aura pas accès ; à moins qu'elle ne finisse par l'abattre, et alors il tombera à ses pieds, mais mort... ²²».

L'allusion au mariage de Thérèse est évidente. Pour des êtres troublés et passionnés comme Thérèse et Georges, épouser un Desqueyroux c'est sacrifier son bonheur et sa liberté. « Ici vous êtes condamnée au mensonge jusqu'à la

¹⁹ Mauriac, F., *Thérèse Desqueyroux*, Livre de poche, 1970: p. 24

²⁰ Mauriac, F., *Thérèse Desqueyroux*, Livre de poche, 1970: p. 38

²¹ Mauriac, F., *La fin de la nuit*, Livre de poche, 1991: p. 27

²² Mauriac, F., *La fin de la nuit*, Livre de poche, 1991: p. 95

mort²³ », avait dit Jean Azévédo à Thérèse. Si elle était partie pour Paris elle aurait eu la possibilité de redevenir « elle-même », mais Thérèse ne s'est pas résignée à le faire. Elle se souvient de sa grand-mère qui s'est enfuie quand Thérèse était toute petite, et de qui la famille ne voulait plus entendre parler. Lorsque Bernard l'a fait prisonnière dans leur maison, il a expliqué à Thérèse que « partir, c'était se reconnaître coupable²⁴ ». Le salut de Thérèse ne se trouve pas non plus auprès de sa famille à Argelouse. D'abord parce qu'on la prive de tout moyen d'expliquer son crime, ensuite parce qu'on lui impose une vie qui la prive de sa liberté.

3.2 La culture

Pour une âme complexe comme celle de Thérèse, Argelouse est une impasse où il est impossible de se construire une nouvelle vie. Serait-il possible pour elle de le faire à Paris, d'y rejoindre des confrères d'amateurs de culture, et d'y retrouver la joie de vivre ? Thérèse, peut-elle trouver le salut à l'aide de la vie culturelle à Paris ?

Enfant, Thérèse était considérée comme une fille exceptionnellement intelligente qui prenait beaucoup de plaisir à lire. Cette passion n'est par contre pas partagée par sa belle famille, surtout pas par Bernard qui n'a pas le même goût de la lecture que sa femme, et qui a l'air d'en éprouver un sentiment d'infériorité²⁵ envers Thérèse en ce qui concerne la littérature et le monde intellectuel. Le manque de passion des Desqueyroux pour la vie culturelle se montre aussi lorsque Bernard, lors d'une visite à Paris, réagit fort après avoir vu un spectacle de music-hall, puis par le commentaire de Thérèse à sa fille qu'aucun membre de la famille Desqueyroux ne comprend la musique : « Et toi qui la détestes... comme tous les Desqueyroux...²⁶ ».

²³ Mauriac, F., *Thérèse Desqueyroux*, Livre de poche, 1970: p. 93

²⁴ Mauriac, F., *Thérèse Desqueyroux*, Livre de poche, 1970: p. 131

²⁵ Mauriac, F., *Thérèse Desqueyroux*, Livre de poche, 1970: p. 32

²⁶ Mauriac, F., *La fin de la nuit*, Livre de poche, 1991: p. 91

Si la possibilité de fuir le monde réel par une vie intellectuelle lui a été refusée par sa famille, en vue de la rendre « plus simple²⁷ », la curiosité de Thérèse est ravivée à deux reprises ; d'abord par Jean Azévédo, et plus tard par Georges Filhot. Quand le premier parle de fuir le silence d'Argelouse pour rejoindre Paris et son infinité d'attractions culturelles, il évoque chez Thérèse l'idée d'une situation différente de la sienne, et le rêve d'une autre vie. Quant à Georges, lui, il évoque la curiosité de Thérèse avec sa passion pour la musique et les discussions philosophiques avec ses amis.

L'image que s'est faite Thérèse de Paris apparaît dans *Thérèse Desqueyroux* comme l'opposé de celui de la famille. A Paris, elle espère trouver une vie au milieu d'amis qui la comprennent et qui partagent sa passion pour la littérature, la musique et le théâtre. Surtout, c'est la liberté et l'indépendance dont la vie conjugale l'a privée, qu'elle espère y retrouver : « Etre une femme seule dans Paris, qui gagne sa vie, qui ne dépend de personne... Etre sans famille ! Ne laisser qu'à son cœur le soin de choisir *les siens* – non selon le sang, mais selon l'esprit, et selon la chair aussi [...]»²⁸.

Mais son installation à la capitale ne lui a pas apporté ce qu'elle avait espéré. Au début de *La fin de la nuit*, elle constate que la seule lecture qu'elle supporte après quinze ans à Paris, ce sont des romans policiers : « Quand elle était jeune, elle se cherchait dans les livres et soulignait au crayon certains passages. Elle n'attendait plus rien maintenant de cette confrontation avec les créatures inventées : toutes disparaissaient, s'anéantissaient dans son propre rayonnement²⁹ ». Thérèse est encore une fois désillusionnée et seule sans les amis qu'elle s'était imaginés. Cette fois-ci, elle trouve en Georges, un être qui est animé des mêmes sentiments qu'elle.

Celui-ci aussi est un être déchiré et angoissé, voilà pourquoi Thérèse comprend vite que la relation entre le jeune homme et Marie est vouée à l'échec. Marie ne partage pas la fascination de Georges pour la musique, de la même manière que

²⁷ Mauriac, F., *Thérèse Desqueyroux*, Livre de poche, 1970: p. 41

²⁸ Mauriac, F., *Thérèse Desqueyroux*, Livre de poche, 1970: p. 150

²⁹ Mauriac, F., *La fin de la nuit*, Livre de poche, 1991: p. 13

Bernard n'a pas compris celle de Thérèse pour la littérature, ou encore qu'Anne de la Trave n'a pas partagé la fascination de Jean pour les questions existentielles : « La musique n'unit que ceux qui s'aiment du même amour, de la même espèce d'amour, dans le même intervalle de temps³⁰. » Mais bien qu'elle semble avoir enfin trouvé un confrère en Georges, Thérèse ne peut pas se permettre de céder à son besoin fort d'être comprise, puisque ce serait le voler à sa fille.

On pourrait comprendre la passion pour la vie culturelle chez Thérèse, Georges et Jean comme un remède à une angoisse existentielle. C'est leur désir de se trouver un monde au-delà de leur quotidien et de se créer un autre univers. Le problème de Thérèse est qu'elle est trop apathique et déprimée pour pouvoir profiter de la vie intellectuelle et culturelle à Paris. Elle ne sort que rarement de son appartement, et une fois sortie dans un café plein de personnes intéressantes, elle a peu envie de causer avec qui que ce soit. Il est clair que ce n'est pas par Paris et ses attractions culturelles que Thérèse a pu le trouver un refuge du péché.

3.3 La religion

Vu que Thérèse n'arrive pas à trouver un refuge auprès des hommes, y a-t-il un moyen pour elle de trouver son salut dans la religion ? Bien qu'originnaire d'un milieu catholique, il est clair que Thérèse n'est pas une des ces personnes dont la foi religieuse est très forte. C'est une personne troublée et songeuse qui n'est pas aussi sûre d'un Dieu consolant que la famille de son mari. Elle est angoissée par l'idée de la mort ; elle a peur d'être condamnée à un néant éternel à cause de son âme pécheresse. A travers les deux romans elle pense plusieurs fois à se suicider, mais n'arrive jamais à le réaliser, à cause de la peur de ne pas recevoir la Grâce de Dieu. Mais elle veut pourtant bien croire qu'il y ait une issue pour elle aussi : « S'il existe cet Etre [...] ; puisqu'Il existe, qu'Il détourne la main criminelle avant que ce soit trop tard – et si c'est sa volonté qu'une pauvre âme aveugle franchisse le passage, puisse-t-il, du moins, accueillir avec amour ce monstre, sa

³⁰ Mauriac, F., *La fin de la nuit*, Livre de poche, 1991: p. 92

créature³¹. » Que serait-il alors demandé à Thérèse pour qu'elle franchisse ce passage et qu'elle puisse jouir de l'amour de Dieu ?

Dans sa thèse sur l'œuvre mauriacienne, François Durand traite de l'intermédiaire des sacrements comme étant chez Mauriac, le pardon principal du coupable : « Toutes les confessions, il est vrai, ne revêtent pas le même caractère miraculeux ; mais au fond, pour un croyant, la confession la plus insignifiante constitue un miracle, de même que la communion la moins spectaculaire : Mauriac n'a pas honte des miracles de sa religion [...]»³². Mais Mauriac avoue lui-même dans la préface de *La fin de la nuit*, ne pas avoir vu le prêtre prêt à recevoir la confession de Thérèse, et qu'il a dû, pour cette raison, de nouveau l'abandonner avant qu'elle ne voit la Lumière³³.

Dans le premier roman, Thérèse prépare en effet ses aveux à son mari quand elle rentre chez elle après avoir connu le non-lieu rendu par la Cour d'Assises. Elle tient à lui faire comprendre les raisons de son crime, mais elle se rend vite compte que cela ne sert à rien d'essayer de s'expliquer : Bernard l'empêche de prononcer un seul mot. A la fin, quand Bernard donne finalement la possibilité à Thérèse de s'ouvrir, il est gêné, visiblement pas intéressé d'écouter des vérités qui pourraient l'inculper, lui et sa famille. Au lieu, Thérèse est de nouveau privée de faire sa confession : « "Je veux une dernière fois vous demander pardon, Bernard". Elle prononce ces mots avec trop de solennité et sans espoir – dernier effort pour que reprenne la conversation. Mais lui proteste : "N'en parlons plus..." »³⁴. Peur de ses propres sentiments, Bernard interdit donc à Thérèse d'exprimer les siens et d'essayer de se faire pardonner.

A partir de ce moment, Thérèse semble perdre toute volonté d'exprimer ses sentiments et d'expliquer à qui que ce soit les causes de son crime. Ceci se manifeste à plusieurs reprises dans *La fin de la nuit*, notamment lorsque Thérèse se sent l'objet de contre-interrogatoires, infligés d'abord par Marie, puis par l'ami

³¹ Mauriac, F., *Thérèse Desqueyroux*, Livre de poche, 1970: p. 140

³² Durand, F., *François Mauriac – Indépendance et fidélité*, Paris IV, 1980: p. 318-319

³³ Mauriac, F., *La fin de la nuit*, Livre de poche, 1991: p. 8

³⁴ Mauriac, F., *Thérèse Desqueyroux*, Livre de poche, 1970: p. 181-182

de Georges, Mondoux, et enfin par ses voix intérieures. « Thérèse ne pouvait tout de même pas aller plus loin dans l'aveu. Personne au monde n'avait le droit d'exiger cela d'elle³⁵. » Elle se plaint de ne pas supporter les interrogatoires, et on pourrait comprendre que ce n'est pas du juge de ce monde-ci qu'elle a le plus peur : « Elle ne s'était pas doutée, ce soir-là, qu'elle entrait dans une prison pire que le plus étroit sépulcre : dans la prison de son acte et qu'elle ne s'en évaderait jamais³⁶ ».

Selon François Durand, le péché dans les romans de Mauriac peut pourtant constituer une voie naturelle, la dernière source, au salut pour les âmes perdues³⁷, à cause de « ce qui chez [Mauriac] n'est pas seulement un dogme, mais une réalité vivante : la réversibilité³⁸ [...] ». Pour tout homme, avoir la volonté de se changer et de reconnaître son péché, ce sont les conditions d'être pardonné. Si Mauriac a réaffirmé que tout homme est à considérer comme un pécheur, nous pouvons comprendre que la différence entre les personnes angoissées et celles satisfaites d'elles-mêmes, c'est que les premières sont obsédées par cette volonté de se changer, tandis que les dernières ne s'en inquiètent guère. Dans *Thérèse Dequeyroux*, Jean Azévédó réfléchit sur la recherche du salut :

Azévédó niait qu'il existât une déchéance pire que celle de se renier. Il prétendait qu'il n'était pas de héros ni de saint qui n'eût fait plus d'une fois le tour de soi-même, qui n'eût d'abord atteint toutes ses limites : « Il faut se dépasser pour trouver Dieu », répétait-il. Et encore : « S'accepter, cela oblige les meilleurs d'entre nous à s'affronter eux-mêmes, mais à visage découvert et dans un combat sans ruse.³⁹ »

Celui qui reste installé dans son péché ne recevra évidemment pas la Grâce. Il est nécessaire pour tout le monde de s'examiner à fond et de ne pas se croire moralement supérieur. Les deux romans décrivent effectivement un combat intérieur qui s'intensifie de plus en plus au cours des événements. Hantée par sa

³⁵ Mauriac, F., *La fin de la nuit*, Livre de poche, 1991: p. 44

³⁶ Mauriac, F., *La fin de la nuit*, Livre de poche, 1991: p. 17

³⁷ Durand, F., *François Mauriac – Indépendance et fidélité*, Paris IV, 1980: p. 314-316

³⁸ Durand, F., *François Mauriac – Indépendance et fidélité*, Paris IV, 1980: p. 309

³⁹ Mauriac, F., *Thérèse Desqueyroux*, Livre de poche, 1970: p. 94-95

mauvaise conscience, Thérèse s'accuse d'empoisonner tous ceux qui entrent dans sa vie ; elle se sent obligée de lutter contre elle-même et contre toutes ses mauvaises tendances. L'idée de son caractère pécheur la rend finalement si faible qu'elle devient impatiente de recevoir sa punition, tout pour échapper aux monstres qui la hantent : « Mais s'ils m'arrêtent, je serai tranquille enfin. Ce sera fait. Je ne vivrai plus dans ce perpétuel qui-vive⁴⁰. »

Thérèse n'est donc point à considérer comme une de ces personnes installées dans leur péché. Au contraire, le péché semble être l'unique possibilité pour elle de rompre avec son milieu d'origine, ce qui l'oblige à aller chercher son salut en elle-même. Selon Hourdin, c'est seulement dans l'exécution de son acte criminel qu'elle se donne le moyen de trouver le Dieu qu'elle n'a pas connu⁴¹. Thérèse n'arrive pourtant pas à sortir de la nuit toute seule, peut-être parce que, comme le dit François Durand, « l'être enfermé dans sa solitude [...] n'a pas d'échappatoire au côté de la terre⁴² [...] ». Dans le dialogue final entre Thérèse et sa fille Marie dans *La fin de la nuit*, Thérèse semble consciente que son seul refuge se trouve dans l'au-delà :

- Je ne fais rien. J'écoute sonner les heures. J'attends la fin de la vie.

- Vous voulez dire : la fin de la nuit ?

Tout à coup, elle lui saisit les mains. A peine quelques secondes put-il soutenir le feu de ce regard tendre et désespéré :

- Oui, mon enfant : la fin de la vie, la fin de la nuit⁴³.

4. Conclusion

En concluant le travail sur un salut imaginable pour Thérèse Desqueyroux nous pouvons donc constater qu'il n'y a aucune voie évidente qui mène à son salut. Toutes portes lui semblent fermées ; auprès de la famille, dans la culture et dans

⁴⁰ Mauriac, F., *La fin de la nuit*, Livre de poche, 1991: p. 192-193

⁴¹ Hourdin, G., *Mauriac, romancier chrétien*, Temps présents, 1945: p. 88

⁴² Durand, F., *François Mauriac – Indépendance et fidélité*, Paris IV, 1980: p. 308

⁴³ Mauriac, F., *La fin de la nuit*, Livre de poche, 1991: p. 252-253

la religion. Nous avons montré comment sa situation est devenue impossible, aussi bien à Argelouse qu'à Paris.

Le problème de Thérèse est avant tout son manque d'énergie et de détermination. Malgré son intelligence elle s'empêche et elle ne se donne pas le moyen de se changer sa vie. C'est une impuissance constante qui hante Thérèse et qui l'empêche de remédier à sa situation destructive. Exprimé d'une manière existentialiste, on pourrait dire que c'est à elle-même d'aller trouver son salut, de sortir de la nuit, mais que la peur de cette responsabilité est trop effrayante pour qu'elle puisse le faire. Il serait ainsi possible d'interpréter le caractère de Thérèse comme un Meursault avant-lui : ils ont tout les deux commis leurs crimes sans la volonté de tuer mais parce que leurs situations respectives leur ont poussé à le faire. Le protagoniste de *L'Étranger*, par contre, n'a pas autant la volonté de provoquer une réaction que l'a Thérèse, mais leur incapacité de se changer la vie les pousse tout du même à des actes criminels et à des vies en solitude.

En ce qui concerne la situation frustrante de femme mariée, Thérèse aurait pu s'enfuir et disparaître comme l'a fait sa grand-mère quand Thérèse était petite. Quoique que les membres de sa famille se soient efforcés à effacer toute mémoire de cette femme, son histoire intéresse Thérèse, sans doute parce qu'elle est la seule à être partie à la recherche d'une nouvelle vie ailleurs qu'à Argelouse. Mais Thérèse n'arrive quand même pas à faire la même chose. A la place, lorsque elle se sent de plus en plus frustrée, elle est poussée par elle-même à commettre son crime ; un crime qui avant tout semble être un appel au secours, et une voie nécessaire pour la faire sortir des vieilles ornières de sa cage familiale.

Une fois à Paris, où la possibilité de trouver des âmes sœurs devrait être bien plus grande qu'à Argelouse, Thérèse ne cherche tout de même pas à faire de nouvelles connaissances ou à profiter des événements culturels qui s'y trouvent. A nouveau désillusionnée et seule, elle n'a pas le courage de se suicider. Encore une fois, elle ne cherche pas elle-même son salut, peut-être par peur de chercher en vain, ou de ne pas supporter la responsabilité et l'énergie que cela demande.

Mauriac dit dans la préface de *La fin de la nuit*, n'avoir pas vu de prêtre prêts à recevoir la confession de Thérèse, et que pour cette raison, il n'a pas pu lui donner son absolution avant que l'histoire ne soit interrompue. A part un essaie de confession refusé par Bernard, le fait est pourtant que Thérèse n'a pas voulu se confesser, et qu'elle, n'a pas non plus cherché un intercesseur⁴⁴ ; quelqu'un qui aurait pu l'aider dans la recherche de son salut. On a vu que Mauriac envisage le salut de Thérèse par des voies chrétiennes, mais qu'elle ne semble pas vouloir se confesser au Dieu des catholiques. Son aveu aurait peut-être aussi bien pu être reçu par un psychiatre que par un prêtre.

Le personnage de Thérèse pourrait donc être compris comme une de ces personnes décrites par les existentialistes qui sont angoissées par le savoir que c'est à elles de se trouver un sens de la vie. Prenant en compte la foi de François Mauriac, il est également possible de comprendre cette empoisonneuse comme une femme qui ploie sous le fardeau du péché originel. Selon Mauriac, personne n'est innocent, et personne à part Dieu n'a le droit de se croire distinguée de ses frères pécheurs⁴⁵. Contrairement à sa belle-famille chez qui règne l'autosatisfaction, qui ne semble pas intéressée de se livrer à l'introspection, Thérèse n'est pas installée dans son péché. Elle est sans cesse hantée par sa mauvaise conscience et par ses propres démons qui ne la laissent sans repos. Sans doute trouvons nous ici la réponse à la question de savoir pourquoi l'auteur s'est tant intéressé au salut de Thérèse Desqueyroux. Avec l'attitude que tout le monde a la possibilité de trouver Dieu un jour, Mauriac montre dans ces deux romans que certains en ont plus besoin que d'autres, bien qu'ils ne le méritent peut-être pas autant ; une idée qu'il mets en exergue déjà dans la préface du premier roman, à l'aide des mots de Charles Baudelaire :

⁴⁴ Durand, F., *François Mauriac – Indépendance et fidélité*, Paris IV, 1980: p. 323

⁴⁵ Suffran, M., *François Mauriac – romancier chrétien*, Seghers, 1973 : p. 27-28

Seigneur, ayez pitié, ayez pitié des fous et des folles ! O Créateur ! peut-il exister des monstres aux yeux de celui-là seul qui sait pourquoi ils existent, comment *ils se sont faits*, et comment ils auraient pu ne pas faire...⁴⁶

⁴⁶ Mauriac, F., *Thérèse Desqueyroux*, Livre de poche, 1970: p. 5

Bibliographie

Littérature primaire

Mauriac, F., *Thérèse Desqueyroux*, Livre de poche, 1970.

Mauriac, F., *La fin de la nuit*, Livre de poche, 1991.

Littérature secondaire

Bergez, D. (dir.), *Précis de littérature française*, Armand Colin, 2005.

Beaumarchais, J-P. De, Couty, D., *Dictionnaire des littératures de langue françaises (M-R)*, Bordas, 1984.

Durand, F., *François Mauriac – Indépendance et fidélité*, Paris IV, 1980.

Hourdin, G., *Mauriac, romancier chrétien*, Temps presents, 1945.

Lacoutre J., *François Mauriac*, Seuil, 1980.

Mauriac, F., *Mémoires intérieures*, Flammarion, 1959.

Suffran, M., *François Mauriac – romancier chrétien*, Seghers, 1973.